

JEAN (BOUCHOT)

(Scènes
de la

VIE DES HUTUNGS)

Croquis des mœurs pékinoises

MATTHEWS LIBRARY
A. S. C., TEMPE, ARIZ.

Préface

d'ALBERT NACHBAUR

Directeur du Journal de Pékin

3^e édition

PÉKIN

1926

1115
B54
2691

5

Library (Batchelor)

R. MAXWELL

AMERICAN LIBRARY
A. S. C., TEMPE, ARIZ.

SCÈNES DE LA VIE

DÈS

HUTUNGS

ALBERT NACHBAUR

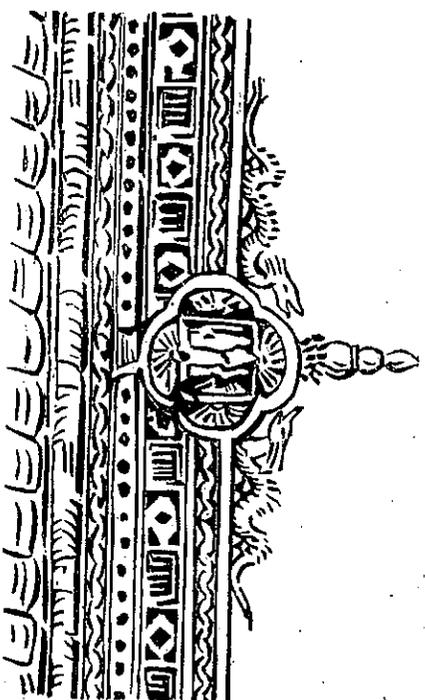
ÉDITEUR

16 KAN YU HUTUNG - PÉKIN

287120

PRÉFACE





La vie des Huhungs ? Qu'est-ce que c'est que ces animaux-là ?

Serait-ce un peuple étrange, aux mœurs incon-
nues, découvert par un explorateur audacieux, ou
plutôt le titre choisi par un auteur facétieux pour
attirer le client attentif aux « Vient de Paraître » ?

Depuis que Sacha Guitry nous l'a fait avec
« La Prise de Berg op Zoom » — une chose charmante
du reste je me précipite sur le dictionnaire avant
d'acheter.

Si donc j'étais encore parisien je feuilleterais
Littré, Gazier, Larousse, tous gens qui n'étant pas
immortels se sont dépêchés de finir leur bouquin
avant celui de l'Académie.

Je feuilleterais et je ne trouverais rien, parce que
nos modernes encyclopédistes n'ont pas encore intro-
duit, entre mille chinoiseries, certains mots chinois,

pas même celui de hutung.... qui est toute la Chine.

Aucun sinologue n'est sans doute d'accord pour son orthographe, son genre et sa prononciation et il fallait, pour employer un terme aujourd'hui approuvé, que Jean Bouchot s'occupât de sa « romanisation » par la vulgarisation.

Non pas que la hutung ait à être adaptée aux mœurs romaines—elle a sa vie propre originale et ne conduit pas au Forum...

Paisque je ne suis plus parisien je connais la hutung qui est la rue, la ruelle, l'impasse, le cul-de-sac, la place publique le boulevard chinois. Méandre et labyrinthe, ruisseaux fangeux, trous à purin, parde d'immondiçes et bilanée de crotte, telle est la hutung périmoise. Au seuil des portes, laissant le mur « Ying pei » défendre aux mauvais esprits l'entrée de la maison, les commères bavardent, les gosses nus jouent dans la boue, les hommes accroupis fument, les mar chards crient; ça sent l'huile chaude, le graillon, la pastèque et le poisson, ça pue. ça gueule...

Ça gueule comme les devantures de boutiques aux rouges éclatants; aux ors trop dorés, comme les culottes vermillon des moutards, les casques verts ou bleues ou roses des femmes passant dans des poussets qui hurlent de cuivres, de fanaux et d'avertisseurs.

b

Mais tout cela Bouchot vous le dira mieux que cela a jamais été dit, mieux que cela a jamais été écrit.

Personne encore jusqu'ici ne s'était penché sur la vie populaire chinoise pour la peindre avec autant de précision, de sureté, d'exacritude, d'observation, dans une langue impeccable, élégante et riche.

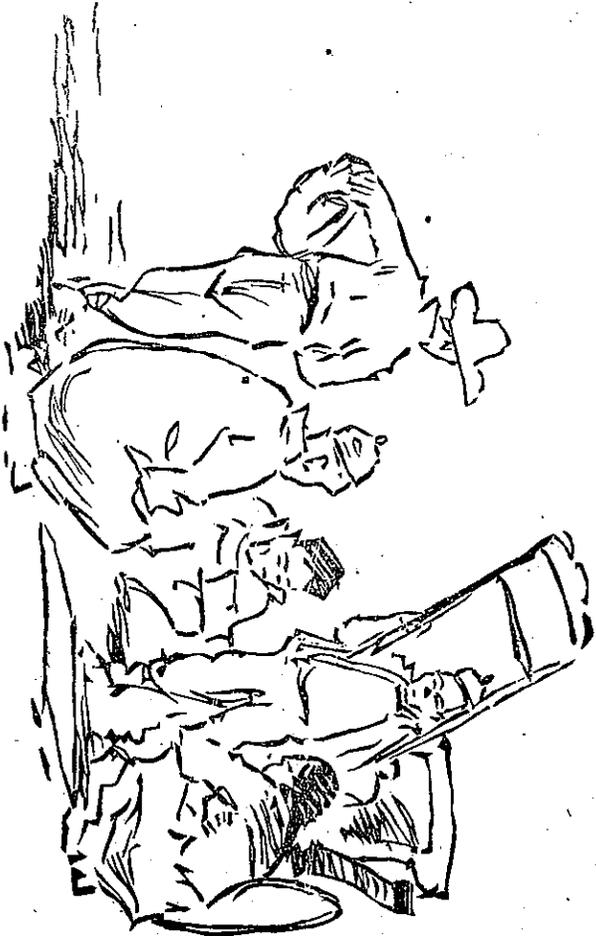
Ce petit livre dira sur la Chine et les Chinois des vérités qu'une formidable bibliographie a complètement négligées.

Il servira mieux à l'étude de la psychologie céleste que mille romans fantaisistes sur les magots et les bateaux de fleurs. Il rangera Jean Bouchot parmi les rares écrivains qui, durant un séjour prolongé en Chine, ont su tirer autre chose que les balivernes dont les « spécialistes » extrême-orientaux encombrant les colonnes de nos journaux et ravitaillent les éventailes des bouquinistes.

A. NACHBAUR



AVANT — PROPOS





AVANT-PROPOS

Joseph Fabre, qui ne connaissait pas à l'origine de son œuvre la langue des insectes, parvint pourtant à force de patience et de soins à mettre en lumière quelques-unes de leurs caractéristiques. En suivant les fournis dans les couloirs infinis de leurs ranchements, il collectionnait des observations et tirait des conclusions que l'expérience a vérifiées et nous n'avons plus de raisons pour rester indifférents devant la vie des minuscules républicains champêtres.

À cet égard Pékin aussi est une fourmière de quatre millions d'habitants, — autant qu'il est possible de l'évaluer précisément pour une capitale du vingtième siècle qui n'a pas d'état-civil et fonde ses recensements sur le calcul bienveillant du facteur des postes ! — une fourmière dont les couloirs, invariablement Nord-Sud ou Est-Ouest, se nomment en chinois des *Hutungs*. Rarement la hutung est plus large qu'une de nos ruelles de village, parfois elle est plus étroite. Elle est la scène sur laquelle se joue, logiquement, la destinée d'une population congestionnée dans des mesures, où l'on étouffe l'été, où l'on gèle l'hiver, où la même pièce sert d'abri à des familles entières. La hutung est le réceptacle de toute une population follement vaniteuse par ailleurs, préoccupée de « paraître » avant tout, dont le

souci principal, après le gain, est de parader devant ses voisins : elle est le réceptacle aussi de tous les détritus, de toutes les ordures, les eaux sales et les scories de la maisonnée.

Rechargée de tous ces déchets organiques la hutung est d'une consistance singulière : élastique sous le pied quand il fait sec, elle devient fangeuse dès qu'il pleut et très souvent alors impraticable.

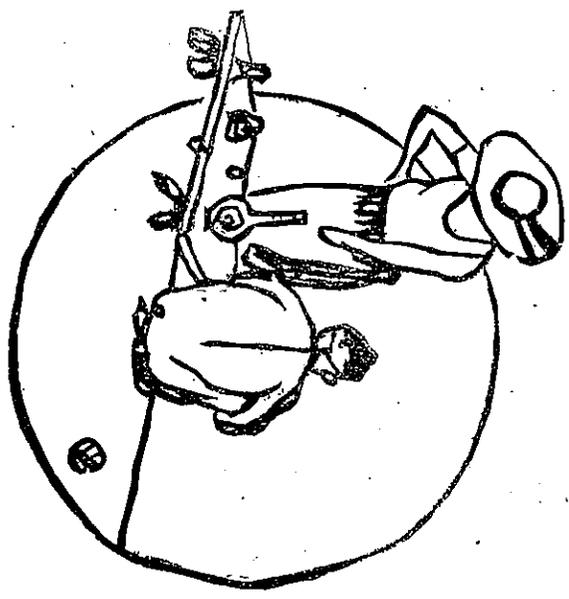
C'est sur la hutung que vit le coolie pousse-pousse, rivé à sa voiturette comme le forçat à son boulet ; sur elle que s'élevèrent toutes les générations pékinoises, père-mère avec, les chiens, les porcs aux soies noires et les poules ; sur elle que se tiennent les assemblées de commères, les repas familiaux, les joutes oratoires dont le Chinois est si friand : la *hutung* est un raccourci de Pékin, Pékin un résumé de la Chine.

La nation chinoise se trouve collée sur la *hutung* comme sur ces plaques de verre que l'on soumet au microscope : l'observateur, pour peu qu'il soit intéressé et impartial, peut y trouver maints documents qui permettent de sonder cet impénétrable, entretenu si pieusement par les Chinois qu'on peut dire qu'ils prennent plus de soin pour cacher leurs tares que pour s'en corriger.

Je n'ai certes pas la prétention d'avoir mis à l'étude des Pékinois le soin, la perspicacité et la science déployés par J. Fabre dans ses études de la « Vie des Insectes » : j'ai seulement voulu montrer que la chose était possible et que l'ignorance où nous nous tenons, en prenant de faciles prétextes, des aspirations intimes des Célestes pouvait nous être imputée plus aisément qu'à l'ésotérisme atavique des Asiatiques. J'ai raconté, sans phrases, ce que j'ai vu, pendant trois années de résidence à Pékin : je pense que si ces lignes diffèrent de celles qu'ont écrites les touristes pressés par leurs horaires, personne ne pourra s'élever contre ce qu'elles révèlent hormis les Chinois, peut-être.

Jean Bouchot.

RITE DE L'OFFRE ET
DE LA DEMANDE





Dans les hutungs qu'animent des corporations de marmots, de mendiants pleurards de marchands ambulants aux appels sonores, frappant avec une conviction mélancolique et résignée sur le tambourin qui est la marque distinctive de leur profession, j'aime à suivre le détail des transactions entre vendeurs et acheteurs. Maintes fois, dans mes pérégrinations citadines je me suis arrêté pour observer les scènes curieuses qui se déroulent toutes invariablement de la même façon et j'ai cru comprendre que ces discussions suivent une évolution normale; que l'on peut étudier en elles l'observance d'un rite, le respect d'une « loi » ancestrale et traditionnelle, vieille de cinq mille ans peut-être et qui serait la Loi de l'Offre et de la Demande agrémente d'un je ne sais quoi de hiératique, comme la présence d'un « cérémonial. » Là, j'ai cru retrouver la

miniature du génie de la Chine toute entière; point de cette brutalité barbare qui fait dire: «Combien cela?» et pousse à jeter quelque menue monnaie, pour s'emparer de son acquisition: en Chine on est trop civilisé pour sacrifier à la simplicité.

Voyez le marchand de balais: sur l'épaule un fléau aux extrémités duquel oscillent deux tas de gerbes assemblées comme les plateaux d'une balance: il court à petits pas en poussant sur une certaine cadence, bien établie, un appel fait à la fois de plainte et d'allégresse. La Chine, patrie de la sonorité, n'éprouve pas le besoin de cultiver l'harmonie.

Sur le seuil d'une maison, une jeune femme portant un bébé lui fait un signe qu'elle appuie d'un glapissement assez semblable au miaulement des chattes qu'émergent un printemps précocé. L'homme s'arrête; en souriant il dépose les deux tas qui constituent sa fortune du jour et tandis que s'établit le contraste entre la créature anémique qui vit à la ville et le gaillard dont le torse est bronzé par un implacable soleil, le Rite de l'Offre et de la Demande se déroule.

D'abord la femme jette un coup d'œil superficiel: elle estime la marchandise avec ce dédain affecté qui est le prélude de la scène et sert à poser une compé- tence. Sans mot dire, elle consent à prendre un balai, sur le tas; elle le tourne, le retourne, l'observe, le sou- pèse, et le critique *in petto*, pour fixer son opinion



définitive. D'un geste silencieux elle souligne les défauts, les faiblesses, les erreurs ; elle claque délicatement de la langue contre son palais comme si elle venait à déplorer l'imperfection actuelle de tout travail. Quand elle a manifesté, docilement toute sa pensée, elle s'abaisse à demander le prix d'un balai.

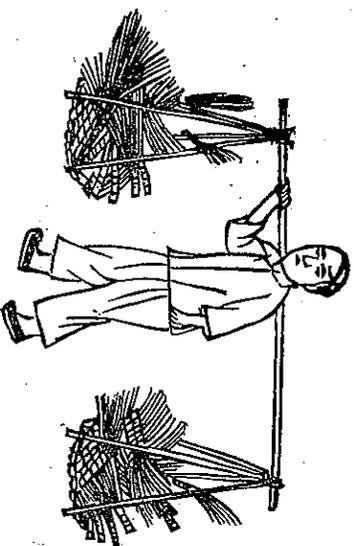
Le marchand se garde bien de répondre à la question précise. Comme pour riposter à la mimique trahissant les sentiments intimes de la dame, il vante la beauté du travail, la force des attaches, la finesse et la résistance des brins qui sont d'une bonne année et d'une cueillette sûre. Il note qu'avant l'assemblage chacun d'entre eux fut soumis à l'examen minutieux d'un expert en sorgho. Il établit le prix de la main d'œuvre et le coût de la vie, les charges toujours croissantes qui accablent le travailleur et, en particulier, le petit patron. En les majorant, il énumère tous les frais accessoires que comporte le métier, et pour flétrir le gouvernement qui ne remédie pas à la misère du peuple, il sait trouver des mots éloquentes et nécessaires ; enfin par un détour, il termine cette conférence technique par l'énoncé de son prix net, de son dernier prix, qu'il impose comme une vérité confucianiste.

Dans la massive figure de la femme, sous les « Chiens » que soulève un peigne de bois blanc, entre les deux mâchoires en dents de morse, les yeux se brident jusqu'à ne plus être qu'une fente, le nez disparaît, la

bouche qui s'ouvre largement laisse paraître une dentition où l'or éclate, le rire le plus franc secoue la frêle poupée. Ce prix est exorbitant... il est à mourir de rire ; il représente cent fois ce que l'on payait au temps de Yuan Cheu-Kai. A la vérité les commercants ne savent plus quelles exigences avoir ! Ah ! Ah ! Ah ! vous nous la baillez belle vous qui croyez qu'on achètera des balais à ce prix-là, des balais qui sont maigres, mal cons-titués, fragiles, des balais qui ne dureront pas huit jours et qui sont fabriqués avec des résidus ou des brindilles sans résistance. Il faut n'avoir plus notion de ce que vaut la sapèque pour émettre de semblables prétentions. Ce sont là des prix d'Américains ; il se trompe de porte, le marchand ! Qu'il aille sonner à côté où flotte l'étendard étoilé et qu'il s'engage, avant tout, à abandonner aux boys une part de ses bénéfices. Et la jeune femme ne peut résister à un fou rire qui blesse le vendeur.

L'homme hausse la voix : son plaidoyer se fait plus âpre ; sa logique est plus serrée ; ce qui n'était encore qu'un exposé des parties devient une discussion à face de querelle. On hurle de part et d'autre, en se dédiant les aménités les plus honnêtes. Alors ces balais-là sont de la pacotille ? Des balais souples au point qu'on les peut ployer à sa guise ? Vraiment la dame n'a jamais rien vu de convenable ni de bien fait. C'est l'expérience qui lui manque ! Et un sourire supérieur

FIGURES DES HUTUNGS



此中國賣掃帚之圖

Dessin chinois

Le marchand de balais

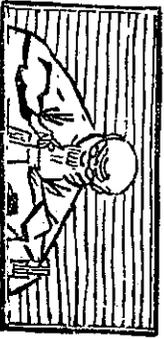
naît sur les lèvres de l'ambulant... (Il replace le balai sur le tas et recharge le fardeau sur son épaule)... Des balais comme cela ? Mais combien donc en propose-t-elle ? Et il attend avant de repartir.

La personne interpellée réduit le prix des deux-tiers.

L'homme en maugréant fait quatre pas pour s'enfuir ; il prend à témoin tous ceux qui assistent à la scène, et leur adresse ses doléances. Il s'arrête et se tourne vers son interlocutrice comme pour lui adresser l'admonestation suprême : « Comment ? donner le tiers du prix que l'on demande d'un balai en pur sorgho de Fengtai ? Mais elle n'y pense pas la petite dame : qu'elle en cherche donc par tout Pékin pour le prix qu'elle veut y mettre ! Oui certes elle en trouvera et des quantités, mais ce ne seront pas des gerbes comme celles-ci, puissantes et souples. Ce seront des résidus dont les chiffonniers auront cueilli les brins sur la poubelle. On ne rend plus aucune justice au travail et à la compétence, à l'heure qu'il est ; on se laisse bernier par le bon marché, on croit faire des économies en achetant à vil prix et finalement on est dupe et l'on paie le double. La ruine des petits vient de ce que ceux qui ont les moyens n'ont plus aucune conscience » Et tous jours à quatre pas, dans la position de départ, le marchand redit son prix qui est juste, équitable, loyal. La femme poursuit son rire et, d'un geste, signifie qu'il serait de bon

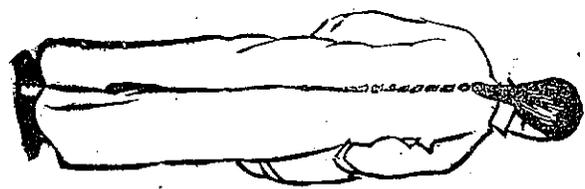
goût de ne pas insister. Avec force mots énergiques l'homme en arrive à baisser ses prétentions, et la chinoise s'en tient à la « concession » qu'elle a faite ; pour couper court et gagner la partie, elle rentre et à petits pas, plionnant sur les moignons qui lui servent de pieds, elle feint de regagner son logis. Le marchand s'inquiète et revient en annonçant, sur un ton plus élevé encore, un nouveau prix qu'il a réduit. L'écho lui répond tout ce que peut donner la femme. Le vendeur alors reposant la charge prend un balai qu'il tend d'un air maussade ; il reçoit, de la main qui ne s'était guère éloignée les quelques sous qui lui reviennent et les jette dans une boîte cachée sous un chiffon crasseux ; puis il reprend son fardeau en poussant son cri monotone... Tout est déjà oublié et tout est prêt pour une prochaine scène identique.

Personne n'a cédé en cette affaire. La chinoise est restée ferme sur ses positions ; quant au vendeur, comme il faisait encore sur le marché final un bénéfice de cent pour cent, il pouvait toujours se vanter de s'être bien tiré de l'histoire et d'avoir sauvé ce qu'il avait de plus précieux dans sa cargaison : la face. ● ● ●



... plionnant sur ses moignons
de pieds, la femme chinoise ...

LA MÉRRISE DE KHO





Monsieur le Ministre sonne le majordome de la Légation, un vieux Mandchou, cérémonieux et bedonnant, avec des airs de sacristain d'église riche.

« C'est vous, Kho ! prononce Son Excellence dès que la porte du cabinet fut close. Madame et moi nous irons à cinq heures chez M. X... Vous connaissez M. X..., qui vient assez souvent dîner, le soir, à la Légation ?

Kho, boy chinois, imperturbable et digne, prononce ces mots qui signifient qu'il n'a rien compris, mais qu'il veut sauver la face : « Moi connais ! ».

— Vous savez son adresse, mon ami ?

— Moi connais ?

— Eh bien ! vous allez appeler des pousses, continue le Ministre avec une lenteur et une componction hautement aristocratiques ; vous aurez soin de les choisir

propres et décents ; vous leur donnerez l'adresse de M. X... Vous vous appelez, n'est-ce pas, Kho, ce Monsieur qui est venu dîner Vendredi avec le général Lao Ting-fang ?

Kho, pour la deuxième fois, bien qu'il n'ait rien saisi, acquiesce d'une inclination profonde. Au moment où il se retire le Ministre l'appelle : « Veillez à ce que les pousses aient bien deux lanternes, n'est-ce pas ! Dans les hutungs mal éclairées un accident arrive si vite. Deux bonnes lanternes, n'est-ce pas ? » Et Kho, pour clore ce monologue en marquant qu'il a bien compris, prononce avec une nuance d'extase : « Des lanternes ! moi connais ! Ça c'est ioi ! »

÷ ÷ ÷

Emmitouffés dans des fourrures qui couvrent le nez et la bouche, coiffés de bonnets qui descendent sur les yeux, le Ministre et son épouse roulent à toute allure ; leurs pousses mettent cette ardeur qu'ils réservent d'ordinaire aux soldats américains qui paient largement. Par la fente de leurs pelleteries les voyageurs voient s'éclipser l'éclairage du Quartier diplomatique, le feu des boutiques de Ha Ta Men, et les éclats de Souchou hutung aux multiples étalages. Maintenant c'est dans l'ombre que l'on bondit en évitant à grand peine les piétons absorbés par leur béatitude, les poupons livrés à eux-mêmes et les chiens à la recherche de leur matérielle. Les pousses hurlent comme il convient, en

gens qui savent de quels hurlements doivent être précédés des Ministres ; ils multiplient les tours et les détours, sans omettre de s'engager dans la ruelle qui coupe à angle droit, dans le couloir où l'on peut à peine se glisser, si bien qu'au bout d'un quart d'heure, quand ils stooppent devant une maison largement éclairée, les voyageurs de la nuit, éblouis par la lumière, sont hors d'état de déterminer le point où ils se trouvent. Sous des lanternes, un groupe de coolies et de boys discutent avec importance en affectant des airs de profonde réflexion ; un fiacre dont le cheval dételé se promène dans l'ombre, sert de couchette au mafou harassé d'avoir trotté à tous les coins de rue. Quelques pousses, attentifs au mouvement des piétons, jettent le traditionnel : « Poussah ! Yo ? Mayo ? »⁽¹⁾ et entament avec les clients une discussion sur le prix de la course.

M. le Ministre a sonné. Derrière la porte tout un remue-ménage ; des targettes sont tirées, des chaines tombent à terre, des serrures fonctionnent et l'un des battants s'ouvre imperceptiblement, laissant apparaître une face de boy qui se découpe sur la nuit.

— Est-ce bien ici que demeure Monsieur X... ?

Le boy ne saisit pas et répond par quelques monosyllabes chinois. Le visiteur insiste. Le boy reste navré et soupçonneux. Si les mots sont vains, la

(1) Pousse-pousse ? Oui ? Non, --- Ce cri est entendu dans toutes les rues de Pékin et se répète aussi souvent qu'un piéton passe devant un rickshaw (pousse-pousse).

carte de visite opérée, la carte de visite qui règne sur tout l'Extrême-Orient. Le serviteur la reçoit par la fente et referme la porte au nez de l'Excellence : c'est, la mode chinoise de faire attendre le visiteur dans la rue.

Quelques secondes, puis une course effrénée, comme une garde qui sauterait sur ses armes ; puis le branlebas de la porte qu'on rouvre, cette fois à deux battants. Entre la haie que forme la domesticité accourue, Monsieur le Ministre et sa moitié suivent le boy par le dédale d'une maison splendide et toute illuminée. On franchit des cours semées de curios, on longe des véranda's décorées de somptueuses couleurs, on monte des marches, on en descend, on se croirait perdu, la nuit, dans quelque réduction de l'Alhambra de Grenade. Au centre d'une cour, un bouddha ventru et doré sourit paisiblement, repus et narquois...

Un salon cossu, un salon de nouveau riche. Des meubles qui coûtent cher et n'ont pas de style attiré, des fauteuils profonds comme les sentences de Zarathoustra, tout un luxe d'objets bizarres et somptueux, artillerie de ceux qui veulent paraître. Sur les murs, des portraits et des tableaux, des chromolithographies arrachées aux primes des revues et munies de cadres à effet, des dessins qui à n'en point douter, sont signés de la maîtresse de maison, et, à côté, Marat en carmagnole voisinant avec un Tolstoï patriarcal ; Jésus faisant réplique à Karl Marx, une banderole de soie gris sale

où s'expose ce que l'on croit être une pensée de Confucius ; sur les tables, un assemblage hétéroclite de statuettes et de photos, de débris de tuiles illustres, de cuivres, de bronzes, de brûle-parfums, de cloches, de porcelaines, disposés sans discrétion et sur le sol des tapis épais, où le pied s'enfonce comme s'il devait y laisser son empreints... M. le Ministre regarde sa femme, l'air consterné.

Une porte s'ouvre : un homme passe, alerte, court, grassouillet, souriant, le cou serré dans la cangue de son faux-col. Son accueil est fait de la bonhomie large de Joseph Prudhomme. Il arrive les mains tendues, les lunettes sur le bout du nez, dans la tenue d'un fonctionnaire attentif qui délaisse ses occupations pour sacrifier à la mondanité. À sa suite, une femme incolore, construite sur le modèle des maîtresses d'école, les cheveux coiffés à la Tsarine, tirés par le chignon avec une touffe de frisons artificiels sur le front... Salut glacé des deux femmes.

La conversation s'engage tandis que M. le Ministre n'en revient pas de sa stupeur. Sa timidité diplomatique l'empêche de réagir, d'expliquer la méprise évidente. Que faire ? L'hôte est plein de délicatesse ; il dit avec aisance : « Monsieur le Ministre veut-il s'asseoir ? Ne désire-t-il point une tasse d'un excellent thé de Canton qu'un de nos compatriotes vient de nous expédier du Sud ? » Et le Ministre se laisse aller, car en somme la

réception est honnête et si l'on s'est trompé d'adresse, on se trouve cependant dans un milieu qui semble bien convenable. D'ailleurs, comme s'il avait éventé l'histoire, le petit bonhomme ne laisse point Son Excellence s'embarasser dans de grandes conversations Avec grâce il évoque son passé diplomatique personnel et les jours où, se trouvant au Cap, il était, comme ici, surchargé de travail ; il rappelle avec complaisance les rapports qu'il a écrits, rapports dépassant en importance et en intérêt tous les papiers de la diplomatie actuelle. La situation de représentant d'une nation considérable est une charge que seuls les gens du métier peuvent mesurer ; et certes ce n'est pas M. le Ministre qui contredirait à ce moment-ci.

Le diplomate inconnu passe en revue les difficultés du jour, l'émoi qui semble étreindre l'Europe, la nécessité de la collaboration entre les grandes nations. Avec orgueil il signale qu'il a joué son rôle à la guerre et qu'à cette époque même il a eu le courage d'adresser à son gouvernement des notes sévères, mais justes « Ah ! ils l'ont senti passer le compte-rendu que j'adressais au Ministère quand des freluquets, ignorants des conditions dans lesquelles nous nous débattons, prétendaient nous imposer des directives ! » Et le brave homme se rengorge tandis que la Ministre entrevoit les casiers de cartons verts et poussiéreux, où tous ces rapports définitifs dorment de leur dernier sommeil...

Les dames s'entretiennent de squeeze et s'interrogent sur les prix que leur font les cuisiniers.

÷ ÷ ÷

Dans les pousses qui roulent à toute allure Son Excellence et Madame rejoignent la Légation. Le cœur du diplomate bat fortement dans la poitrine : qu'était-ce donc que cet homme qui parlait d'abondance avec un tel accent étranger ? Dans l'ombre, qu'il surveille par la fente de la fourrure, le Ministre se perd en conjectures.

Après maints virages à la corde, voici les lumières de Ha Ta Men, les lampadaires du Quartier diplomatique et l'Eglise Saint-Michel, et le canal de Jade. On rentre. La sentinelle au port d'armes ne reçoit aucune réponse. M. le Ministre descend d'un pas fébrile, il se rend à son cabinet, somme Kho.

— Où donc nous avez-vous fait conduire ? questionne-t-il en rageant un peu.

Kho, blafard, perd la face et se tait.

— Interrogez les pousses ; demandez leur l'adresse à laquelle ils nous ont conduits et venez me dire de suite, chez qui nous sommes allés.

Kho, disparaît puis revient et dit :

— Pousses, partis !

Fin ! Monsieur le Ministre ne saura jamais où il a été ce soir : il ignore la route, il n'a pas de repères, il

ne connaît pas le quartier... Fini ! il ne saura jamais le nom de son hôte fortuit.

Mais il le sut.

Le lendemain des télégrammes de Moscou repandaient par le monde la dépêche suivante :

Pékin, le...—Le Ministre de... à Pékin, a été chargé par son gouvernement d'approcher le représentant des soviets de Semipalatinsk pour l'entretenir des moyens éventuels de reprendre les relations diplomatiques et commerciales. Les pourparlers sont engagés.



CHEZ LUCULLUS





Une femme palabre avec des commères sur le seuil de sa porte.

Devant deux grandes boîtes rondes sur lesquelles pose le fléau qui les porte, un être au torse nu, aux yeux chassieux et divergents, d'une main bat une certaine cadence en entrechoquant deux sébilles de bronze, de l'autre passe un pluméau déplumé sur une cargaison de mets qu'assaillent les mouches. L'homme est philosophe; il attend le client comme s'il était certain qu'il vienne. Il se pose d'une jambe sur l'autre pour rompre la fatigue, et par moment éponge, avec la serviette qui sert à torcher sa maigre vaisselle, un front que mouille une inaction prolongée.

Il s'arrête à la croisée des hutings pour que son appel soit entendu d'un plus grand nombre de maisons. Autour de ses boîtes il a disposé des tabourets minuscules.

les faits de deux moitiés de bambous courbés. Quand la fatigue le prend et que la crampe des restaurateurs ambulants guinde son poignet, il s'arrête, plonge ses bols dans une eau grasse qui sert depuis le matin à la même besogne, pour les assainir ou les rafraichir. Puis il reprend ses castagnettes de bronze, et de nouveau attise les appétits.

La femme interrompt son caquet, se tourne vers l'intérieur de son logis et hurle comme si elle se décidait à tout anéantir chez elle : puis, souriante, reprend la conversation interrompue. Deux marmots se montrent alors. Trois et quatre ans bien sonnés. Ostensiblement, passant la main au travers de la fente de son habit, la mère cherche avec componction dans une poche fixée sur son ventre ; elle tire quelques sous qu'elle étudie soigneusement sur l'avers et le revers : elle réfléchit, en fixant le ciel, à ce qu'il convient qu'elle accorde à sa progéniture, et libéralement, d'un geste de Mécène, elle octroie la prébende aux deux gosses, puis revient à la conversation. Nantis de trois sapèques chacun les enfants, culbutant et trébuchant, vont chez Lucullus.

La chaleur qui fut étouffante fait qu'ils sont nus, mais que pour les convenances on les a affublés d'un tablier ridicule qui laisse voir tout ce qu'il devrait cacher. Leur frimousse céleste est maquillée de boue, de morve et des reliefs du précédent festin, ce qui ne les empêche pas de se lécher

FIGURES DES HUTUNGS



此中國沖賣茶湯麵之圖

Dessin chinois

Un restaurateur ambulante

les babouines à la pensée des délices que leur promettent les prochaines agapes. Le petit monde trotinant s'en va prendre place sur les sièges autour des boîtes, à peine moins hautes que lui; les conversations vont bon train et à haute voix, à la manière des vieux Chinois; puis on interpelle le patron de l'établissement.

L'homme au torse nu, tout en continuant à battre de la sébille, fait étalage de son menu: Soupe aux morceaux de cochon gras, salade de haricots et de pousses de fèves, macaroni sauté à l'huile de cacahuète, accommodé de compote rougeâtre de rhubarbe, racines de lotus au sirop, jambonneau haché sauté à la graisse, lait d'amandes amères, crêpes au hachis de mouton, galettes de Pékin, haricots et fèves bouillis, tout est frais, tout est bon, tout tient au ventre! Comme éberlués par tant de richesses les dîneurs se recueillent, cherchent du coin de l'œil une inspiration dans le ciel, puis tout à coup, mus par une inspiration subite:

— Soupe aux morceaux de cochon gras.
Puis, ils repourlèchent leurs gentilles babouines.

Le musique monotone des sébilles se fait. L'homme, dans un effort, atteint un premier bol rempli d'une eau grise et réellement grasse. D'une baguette habile, il fouille dans un plat où s'accumulent des languettes de viande plus qu'à moitié hachée. Il choisit. Il étudie l'ensemble, puis, comme l'autour sur sa proie, il fond

sur de minuscules morceaux qu'il extirpe savamment et dépose dans le liquide. D'une main experte il agite le tout, le tourne, le fait valser dans la tasse et le remet avec grâce à l'heureux destinataire, après l'avoir assaisonné de fines herbes.

L'enfant regarde. De ses baguettes il sonde le contenu du récipient, soupèse les morceaux, évalue l'ensemble, puis tend au vendeur le bol avec un air bien chinois. Quoi ? Il y en aura pour trois sapèques là-dedans ? C'est pour rire n'est ce pas ? Pour trois sapèques on doit avoir de quoi se sustenter copieusement ; le restaurateur croit-il que parce qu'ils n'ont que trois et quatre ans, ces futurs célestes se laisseront abuser par lui ? A d'autres ! Qu'il ajoute de la viande et de la soupe, ou sans cela rien de fait.

Le marchand, maugréant, reprend les tasses. De ses baguettes devenues nerveuses, il picore dans son plat, en sort deux ou trois bouts de gras dont il ne saurait que faire à la fin du jour et les précipite dans les bols qu'il rend à ses clients puérils. Ceux-ci ont obtenu plus qu'on ne leur avait donné d'abord ; la face est sauvée, ils sont convaincus de leur conquête, ils se sont montrés bons Chinois alors ils mangent.

Fort peu expérimentés encore dans l'art de manier les baguettes, ils tâtonnent, cherchent et pour sauver la face—encore—feignent l'inattention. Ils pataugent dans ce jus comme de jeune canards et, puisque la parole est



encore la seule ressource réelle des fils de l'Empire des Fleurs, ils posent à leur traîtreur des questions précises. Répétant ce qu'ils ont entendu dire à leurs parents quand, par hasard, ceux-ci se trouvent ensemble, ils discutent dans leur enfantin babil de la vie chère, du temps désastreux qui ruinerà encore la moisson de l'année. Au passage d'un Européen qui roule en pousse, l'air réjoui, ils s'exclament sur tous les métèques qui ruinent la Chine sans la secondar. La bouche pleine, ils profèrent des menaces enfantines et expriment de puérites colères... Les sébilles philosophiquement ont repris leur cadence, et par monosyllabes appropriés le marchand entretient la conversation.

C'est la fin. Les petits dos nus, courbés sur les bols, aboutissent à de minuscules fesses rebondissant sur les sièges. L'allure de la mastication s'accélère, les baguettes marchent bon train et battent la charge contre la porcelaine. La profil s'allonge avec les lèvres; le bol, calé sur le menton, est prêt à déverser dans le trou de la bouche juvénile un contenu liquide et solide que pousse avec une expérience toute récente une baguette sagace. La félicité suprême approche, la satiété, le bien-être qu'on éprouve après un plantureux repas; l'estomac, trop chargé du contenu d'un bol, rejette et chasse l'air qu'il comprime sous la forme de rots sonores, du meilleur genre. Et la conversation ponctuée de boquets, cadencée par les infatigables sébilles, de-

vient générale. Aux assertions d'une jeunesse repue, l'homme répond avec détail. Sa parole éloquente n'est pas moins un attrait que son menu aux nuances variées Banalités ? non point ; de bonnes et solides choses servies en plus de ces mets substantiels qu'il colporte.

Au seuil de la porte voisine, tandis que la scène se déroule, un pousse par la charité du propriétaire de la maison qui l'arrête sirote une tasse de thé. Accroupi sur le marchepied de la frêle voiture, il boit à petites gorgées, comme les gourmets, après avoir soufflé longuement sur le liquide et s'être tait une joie anticipée du bien que ce thé va lui faire. Quand il boit ses lèvres s'allongent ; il louché sur le liquide, aspire autant d'air que d'eau, mais ses yeux irrésistiblement vont au traiteur ambulante Que de bonnes choses il offre. Voici du cochon gras, et du macaroni et de la confiture et des pousses de bambous..... des primeurs aujourd'hui ! L'homme se tâte.

C'est que ce sera là une dépense : les enfants paient en sapèques, mais les hommes mangent plus et doivent payer plus cher. Un bol de cochon gras, ce sera peut-être... deux sous et deux sous c'est la moitié de la somme qu'on gagne en courant de Ha Ta Men à Chien Men. (L'homme sirote une gorgée amoureusement en poursuivant son idée). Et si le client vient à sortir soudain, fini l'excellent repas. L'appétit seul restera avec le détail des morceaux que l'on aurait pu manger si le temps

avait été donné. (Une autre gorgée non moins savoureuse), Ce n'est pas une vie que celle des pousses. De la fatigue sans cesse, la faim qui tenaille, au ventre, de la tentation tout le temps, une existence d'animal traqué par ses maîtres ; point de logis : la hutung ; point de famille ; point de repas que la galette engloutie dès qu'apparaît le client.

Las de battre en vain le rappel le restaurateur ambulante recharge sa boutique sur son épaule et gagne le prochain croisement. Avec lui s'envolent les tentations, les fumets appétissants, les victuailles réconfortantes. Et le pousse vide jusqu'au fond la tasse qu'il tient de la charité..... et sur le seuil de la maison les commères bavardent toujours.





AVEUGLES



Il y des aveugles partout, mais, il y en a plus à Pékin qu'en aucun autre lieu du monde.

Péripatéticiens de la nuit éternelle, guidés par l'antenne d'un long roseau projeté devant eux, orbites creux, yeux grands ouverts où la flamme de la vue s'est éteinte, yeux blancs paupières closes comme une devanture sur la vie, figures sérapiques, faces que ronge la détresse, visages où se lit une ineffable résignation, les aveugles vont à pas comptés dans le dédale des hutungs pékinoises. Les ténèbres ont mûri leur philosophie, et la pondération qui s'est substitué à la vision perdue, leur communie une douceur exquise avec la notion qu'ils sont des gêneurs dans le milieu des clairvoyants. Aussi dans l'ensemble de la nation céleste les aveugles tranchent-ils, du noir au blanc, par leur réserve, leur timidité, leur modestie, presque par leurs belles manières.

Étrange chose ! Les yeux qui donnent aux physi-
omies ordinaires leur vie, leur expression, leur caractère,
et qui ne peuvent manquer dans un visage d'occident
sans pétrifier les traits plus ou moins, ces yeux absents
laissent à la figure chinoise une douceur rarement ren-
contrée et comme une distinction exceptionnelle. Il
semble que la physionomie de l'aveugle céleste
s'idéalise, s'humanise, se purifie jusqu'à perdre toutes
traces de stupidité, de brutalité, d'hypocrisie ou de bestia-
lité si souvent remarquées dans la vie courante à Pékin.
Encore les « contraires » :

Tandis que d'une main sondant avec son bambou
l'horizon découvert devant lui à chaque nouveau pas,
l'aveugle s'avance, de l'autre il actionne un tambourin,
ou module sur un pipeau rustique, pour signaler sa
présence impuissante, des ricrounelles analogues à celles
que jouaient jadis à Paris, les chevriers matinaux. Par
contre en voici qui frappent méthodiquement, tous les
deux ou trois pas, sur des gongs minuscules, en forme
de cymbales de bronze, et d'autres que scandent pareille-
ment leur allure sur des tambours suspendus au poignet ;
s'ils sont artistes, ils tirent d'une guitare à trois cordes
des accents imprévus, tour à tour entraînants et lugubres,
réminiscences de marche militaire, de la Valse Triste ou
de Viens' Poupoule ; l'un d'eux préfère la Madelon : puis
ils rengainent leur luth, font quinze ou vingt pas nou-
veaux en enjambant comme s'ils arpentaient la rue et

s'arrêtent une fois encore pour donner leur petit concert
et, en charmant l'auditoire solliciter son attention.

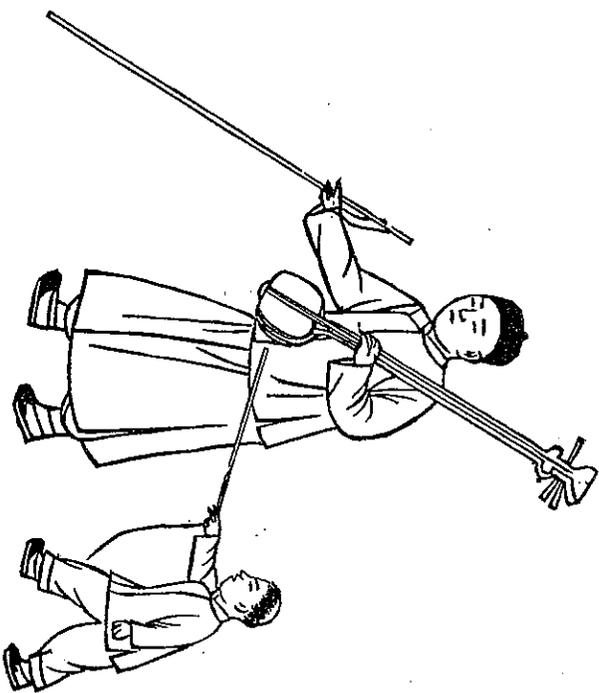
À Pékin l'aveugle est un isolé, une épave ; person-
ne ne s'attache à lui rendre la vie plus aisée ; c'est un
homme comme un autre, plus handicapé qu'un autre
dans la lutte pour l'existence, et voilà tout. Pas un
piéton valide ne pourra faire plus pour lui que de l'éviter ;
quant à guider sa marche, ou à le tirer d'embaras s'il se
trouve bloqué par quelque incompréhensible obstacle, il
n'y faut pas compter : l'aveugle n'a qu'à se débrouiller !
Pour obtenir un secours éphémère il faut qu'il gêne les
gens qui voient, ou que son itinéraire traverse des dis-
positifs individuels dont il compromettrait la sécurité et
la quiétude : un étalage, par exemple, jeté en dépit des
lois élémentaires de la circulation sur le milieu de
la rue, ou bien encore le débarras d'une maison qui
simule un grand nettoyage en vidant ses meubles sur la
hutung, où l'installation d'un groupe qui strote des tasses
de thé, en pérorant, à l'heure où l'on prend le frais.
Alors, saisissant d'un air bougon le bout du roseau, on
fait contourner l'obstacle à l'antennophore et on l'aban-
donne à sa triste fortune aussitôt qu'il n'est plus gênant.
Qu'il soit au bord d'une avenue où le flot des
fiacres et des autos fait entendre sa pulsation de fièvre,
tandis qu'il hésite, qu'il appréhende le trépidant inconnu
et l'égoïsme des hommes, personne se songe à calmer
son émoi et quand il se lance, enfin, le cœur battant et

plein d'une pauvre angoisse, il se perd dans la vague au remous vertigineux des voitures qui songent à peine à l'épargner.

La misère seule peut lui faire trouver un guide, et c'est quand la cécité se fait assez manifeste, assez affligeante, assez horrible ou odieuse pour susciter une compassion féconde, capable de nourrir deux ventres; ou bien encore quand plusieurs de ces enténébrés trouvent à se grouper pour confier leur marche timide au pilotage d'un enfant. Ce sont alors des théories d'hommes, à la file indienne, le bras gauche posé sur l'épaule du prédécesseur, qui ondulent au ras des murs, serpentant autour des obstacles avec la précision mécanique des trains Renard et toujours des visages lointains, doucement souriants, sans cesse prêts à l'excuse, ou des masques graves, perdus dans des rêves sans fin, ou des faces crispées en un rictus de souffrance. Personne ne s'intéresse plus à ces épaves humaines qu'à la file des chameaux qui marchent comme elles, calmes et las, et si, sur un faux-pas l'un des pauvres esquisse une châte, ce sont des rires, des quolibets et le malheureux prend un air confondu de l'intérêt qu'on lui porte soudain.

Dans la monde des aveugles, état douloureux dans l'Etat chinois, il y a, comme dans tous les états du monde des riches et des pauvres, des repus et des affamés, des privilégiés et des misérables mais devant l'isolement tous les aveugles célestes sont

FIGURES DES HUTUNGS



此是算卦說書唱曲兒瞎子之圖

Dessin chinois

L'aveugle

Chanteur et sorcier

égaux. Ceux qui sont dans les fortunés, ne se trouvent abandonnés sur la chaussée qu'au temps où il leur faut jouer rôle social et un savant calcul de pas, joint à une étude fort complète du plan des rues, leur permet de retrouver à heure dite un souper et un gîte ; les autres n'ont point de home. C'est sur la rue que rien n'illumine pour eux qu'ils quêtent leur nourriture, qu'ils achètent quand ils le peuvent les éléments d'un repas que par un calcul bien céleste, le commerçant choisit dans les restes invendables et que las de pleurer souvent en vain, épuisés, impuissants, infiniment abandonnés, ils trouvent un coin à tâtons, pour dormir.

Aucune capitale, aucune civilisation ne se montre semblablement indifférente. N'y a-t-il donc ni parents, ni mères, ni femmes, ni sœurs, direz-vous pour que l'on consente à lâcher dans le grouillement d'un peuple immense ces êtres dont se joue un flot sans cesse écumanant ? Mais il n'y rien là que de très chinois. La République des Fleurs est celle aussi qui n'a pas su acclimater la mutualité, exemple unique au monde. Chacun pour soi. ici : la vie est rude à gagner et l'on ne connaît pas de gens assez prodigues pour s'attacher à guider les pas d'un aveugle. Les caniches eux-mêmes, tout affairés à chercher leur vie dans les poubelles dont on « recharge » les hutungs, semblent n'avoir pas de temps à perdre en convoyant le promeneur aux yeux morts. Nous sommes en Chine voyez vous.

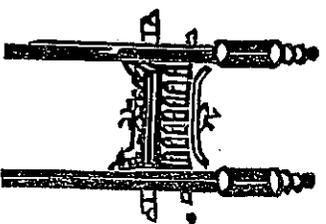
Et le délaissement dans lequel vivent les aveugles de Pékin est caractéristique de la Chine. (1)



(1) Cet exact et lamentable tableau de la vie des aveugles en Chine a servi de scénario à un film édité par le "Comité International contre la cécité" fonctionnant à Tien Tsin sous l'active impulsion de notre compatriote le Docteur Lossovan.
Sa projection-désirée dotamment à mettre en garde les populations chinoises contre l'usage de poudres noyées vendues par de charitables oculistes-a obtenu le plus grand succès. Note de l'éditeur.



ALIGNEMENTS



Je veux dire ici les boutiques étranges, au désordre audacieux, qui déversent jusqu'au milieu de la rue le trop-plein de leurs richesses. Je veux parler de la vie du commerce chinois, vie intense, faite de luttes, de persévérance, d'avarice sordide, de rapineries infinitésimales aussi de cette vie qui se développe dans le cadre singulier de dorures innombrables sous l'enseigne aux caractères tarabiscotés.

Point d'uniformité, point d'alignement, point d'altruisme. Le riche écrase la boutique du pauvre sous la pléthore de son bien, comme sa devanture ouvragée, aux couleurs voyantes, éclipse le misérable éventaire de son voisin. Vingt boutiques se logent ainsi où l'on en placerait, à l'œil, à peine dix. Les unes restent voilées par une vitrine (si l'on peut dire) faite de minuscules baguettes de bois bizarrement assemblées, qui soutien-

nent le papier tenant lieu de carreaux. Sur la porte, un store en bois qu'il faut écarter pour entrer ; et rien ne soulève, pour l'étranger qui ne lit pas, un coin du voile mystérieux. Temple ou caverne, qui le sait ? Aux jours de fêtes, quand on passe devant ces maisons on entend une étrange musique qui joue des airs endiablés et pleins de hiatus ; des sortes de tyroliennes chinoises qui s'arrêtent net, sur une ton élevée, comme suspendues pour quelque cause indéchiffable et voilà tout. Les anciens du peuple prétendent que c'est la famille du commerçant qui se distrairait ou qui prie. Les gens qui sortent n'empotent jamais rien.

Tout à côté, en retrait sur l'alignement, avec des allures de pauvre honteux, le magasin d'un treillagieur : le mur, qui est fait de vieux poteaux télégraphiques enfoncés dans le sol, est tout couvert de nattes de sorgho, de treilles en bambou léger ; devant la porte, dans un cañiveau creusé pour la circonstance, le maître de céans assemble à toute allure, avec une adresse extrême, les menues branches qui donneront la clôture élégante, souple et légère dont on ornait les jardins et les cours. Ses doigts volent, ployant, et nouant la ficelle qui assure la fixité de l'ensemble, et le mouvement d'une cadence précise est accompagné du bruit des ciseaux qui marchent sans cesse, dans la main gauche, pour courber le rotin ou couper, après le noeud, la cordalette. Les bambous, d'abord indociles, sont échoués, mais d'une

main sûre l'homme a tôt fait de les dompter, de les ramener où ils doivent être, de les arrêter sur une forme précise et homogène qui fait le plaisir des yeux.

Profitant du recoin qui le sépare du treillagieur, et pour que rien ne se perde, le voisin qui est boucher accumule tous ses détritiques sur lesquels les mouches régnaient en maîtresses tandis que les chiens lépreux, les mendicants étiques et d'autres voisins aussi, viennent chercher une pâture. Ici la boutique semble faite d'un toit, posé sur deux murs et qui couvre un long couloir. Sur un chevalet en bois brut, retenus par des crochets, des quartiers de viande maigre, blanche, anémique se balancent. Une troupe de garçons au torse nu, dépécant, désoissent, hachent en menues languettes, et distribuent les morceaux sur des feuilles de lotus ou de choux qui tiennent lieu de papier d'emballage. Quand, un client entre, un bruit de ruche en émoi se fait entendre et pour rendre la fourniture plus alléchante un gamin s'empresse de vernir avec un balai souple trempé dans l'eau toute cette chair sur laquelle se déposent "les cabinets de mouches" (*) et la poussière innombrable de la rue.

Séparé du boucher par l'épaisseur d'un mur de briques, se trouve le cuisinier dont les marmittes sont pleines de graisse toujours bouillante pour la friture des galettes, des beignets et des viandes. Une rangée de

(*) Traduction précise que les boys chinois ont trouvée pour le mot "flaqué"

canards laqués rappelant assez exactement les rotis en carton jaune rouge qui doivent servir à jouer les naïfs, restent exposés pendant des mois et prennent à la fin une teinte qu'estompe la poussière de la hutung et du vent jaune. Dans l'ombre on entend le boulangier qui pétrit la farine dont on fera les galettes à la mode ; sur un billot des enfants roulent la pâte et la farcissent d'une patée hachée menue ; entre deux galettes ils exécutent sur la table avec le rouleau un battement de tambour qui sert d'enseigne à la maison au cas où les odeurs diverses qu'elle dégage ne suffiraient pas à attirer le consommateur ; sur les degrés deux passants, qui se sont arrêtés pour apaiser leur faim, dévorent à belles dents tout ce que leur bouche peut enfourner d'un seul coup et jettent à la cantonade un air satisfait et supérieur, celui du Monsieur qui a les moyens de s'offrir, quand il veut, un lunch substantiel. Qu'il soit portefaix ou grand seigneur, homme sage ou étudiant, philosophe ou grisette — il y en a, — le passant n'hésite pas à s'arrêter quand la faim le prend et si la faim prend au même instant un nombre important de passants c'est un branle bas chez le cuisinier et un encombrement sur la rue.

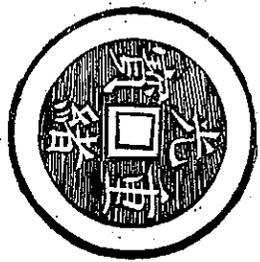
Ici, c'est le marchand de vaisselle, de cette vaisselle ordinaire qui constitue le fond de toute maison chinoise ; bols plus larges que profonds pour les soupes diverses, théières, tasses sans anse ni soucoupe, cuvettes où l'on ne peut plonger que le bout du nez, le tout

ornementé de façon singulière. Un peu plus loin, le charbonnier dont la cour est à peine séparée de la rue, confectionne à la main, avec un peu de poudre de charbon et beaucoup d'argile, des boulets qui demandent une manutention compliquée et rapportent peu à l'ouvrier. Et dans ce milieu sans esthétique, très pittoresque et vivant, le mercier et l'épicier font figure de grands seigneurs. Leurs boutiques sont élégantes presque, leurs fournitures soigneusement magasinées sont à l'abri des injures du temps, aucune odeur ne s'exhale que celle de la baguette d'encens qui se consume en philosophe sur sa spirale et servira de bouterfeu pour les fumeurs.

Dès que l'on entre, tous les garçons vous entourent. Cette dame chinoise qui fait des mines voudrait une étoffe pour culotte, quelque chose de simple et de voyant. Sans pitié elle fait déplier tout ce que comporte la réserve, elle "étudie" chaque pièce sous le rapport des tissus, de la couleur, de la solidité, du prix, du lavage, de la largeur ; elle regarde le jour au travers de chaque morceau, et du doigt elle indique les défauts, les endroits où viendra l'usure ; sa visite dure une heure, et comme enfin elle reste indécise, sur un sourire, une inclination de tête, elle saisit son ombrelle et s'en retourne comme elle était venue.

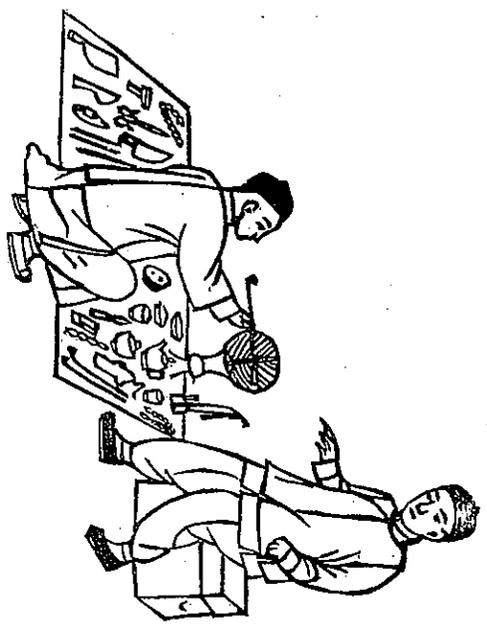
Partout on cause beaucoup pour acheter peu, partout on fait le difficile pour masquer une défaite

attendue dès l'entrée partout on compare, on discute, on sourit et l'on sort sans avoir lâché une sapèque. C'est la mode qui veut ça.



Encastree entre le mercier et l'epicier, legèrement en retrait comme il convient, quoique dotée d'une façade multicolore dont l'opulence révèle le revenu du commerce, en plein quartier bourgeois, la maison close. C'est une vieille fille de maison, avec des dehors convenables, propres, décents, bien qu'elle cache dans ses murailles plus de crimes que Sodome et Gomorthe. On lui donnerait sans confession l'absolution et pourtant à chaque nouvel arrivant la horde des pousses se prend à gougouiller. Dans toutes les langues du monde, avec une prononciation bien à eux, ils scandent: "Five dollars, Sir! Cinque dollars, moussieu! et s'ils flairent un russe dans le client: Tchettiri dollar zollotom!" Derrière les portes à fermoir automatique, le nouveau venu s'enfourme; il pénètre par un couloir savamment établi pour que les arrivants soient plus tôt soustraits aux regards du vulgaire, ou qu'ils soient rendus plus tard à l'appréciation du siècle. La porte fermée, rien

FIGURES DES HUTUNGS



此中國擺賣零碎東西小攤兒之圖

Dessin chinois

Le marché aux puces

n'apparaît et les lampes électriques qui illuminent la hutung après le soleil, n'éclairaient, par instant, que des créatures fardees, coiffées à la Tzarine, qui parlent américain avec un accent russe... comme dirait à peu près Verlaine et qui se précipitent vers de sombres destins.

Devant la façade comme à l'endroit le mieux fréquenté de la rue, des ambulants ont établi sur le sol leur petit ménage : un bouquiniste qui vend pour quelques cents les livres de contes, les traités de sciences et les ouvrages des meilleurs politiciens chinois. Il étale pour faire valoir son éventaire un annuaire en anglais des douanes chinoises, datant de dix années, à côté d'un catalogue de la section suédoise à l'exposition internationale de 1900 un catalogue du « Printemps », une réclame des Pilules Pink, le traité consacré par le corsetier Claverie à la « Hernie », — quelle science ! — et un indicateur Chaix pour les chemins de fer de l'Etat. Celui-là, c'est le lettré.

Sur une étoffe de toile bleue qui s'étend sur la chaussée, son voisin a mis en montre tous les éléments dont il dispose pour établir un horoscope convenable. Les livres plus savants révèlent des combinaisons de trigrammes et d'hexagrammes, des épreuves cosmogoniques du meilleur temps et des instruments apocalypptiques qui servent à vous préciser ce que vous serez dans l'avenir : baguette divoïre, cartes singulières, fèves desséchées, miroirs, traités archaïques qui

fournissent à la demande plus de renseignements que l'on n'en veut. L'homme, accroupi dans la posture familière au repos des Chinois, les fesses sur les talons, fume une pipe inépuisable, et ne fait rien pour attirer le passant, ce qui prouve que lui-même a foi en sa bonne étoile.

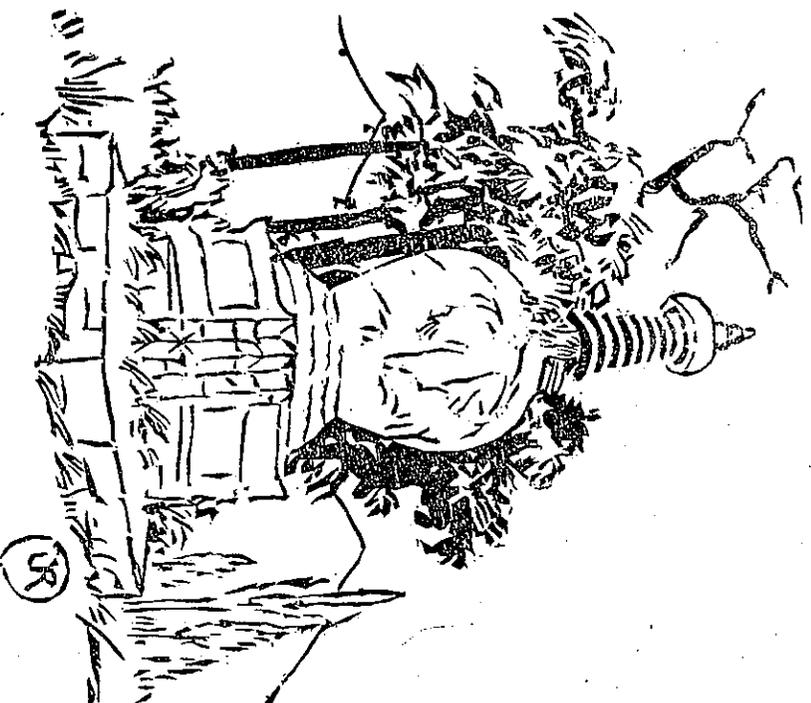
Aucun de ces éventaires n'attire l'attention avec autant de persistance que celui du fabricant d'objets à brûler pour les funérailles. Il se tient à quelques pas de là, dans une caverne à l'aspect rébarbatif, dont le fond est sombre comme l'enfer. Certes ce n'est pas par l'élégance que brille la boutique ou règne sans cesse une fiévreuse activité. La muraille en retrait, ménage une sorte de véranda où l'on installe toutes les nouveautés du jour. Tout y est fait de rotin et de paille, tout doit être pratiqué pour brûler facilement en offrande aux ancêtres, aux morts, aux esprits qui sont chers et qui ne sont plus. Le fabricant fait une exposition publique avant de livrer la commande : il y a chez lui des chevaux gris pommelés, raides sur leurs jambes comme la justice, avec des aires de bêtes qui ont faim et qui attendent la pitance ; il y a de petits domestiques, mâles et femelles, toujours en papier colorié et grandeur nature, qui sont surchargés des cadeaux qu'ils porteront, après être brûlés, à l'âme qui a quitté ce monde. Il y a des bateaux, des modèles réduits d'avions curieusement chargés de roses et de fleurs diverses, des pots de plantes artificielles

aux couleurs violentes, des maisons que l'on va incendier et qui iront droit au ciel pour servir de demeure au mort qui y accède. Tout cela est éphémère, et des cortèges, comme nous le dirons, porteront ces choses industrielles, jolies, perfectionnées et fines, sur un bûcher que l'on allumera, dans la nuit pour que l'effet soit plus grandiose.

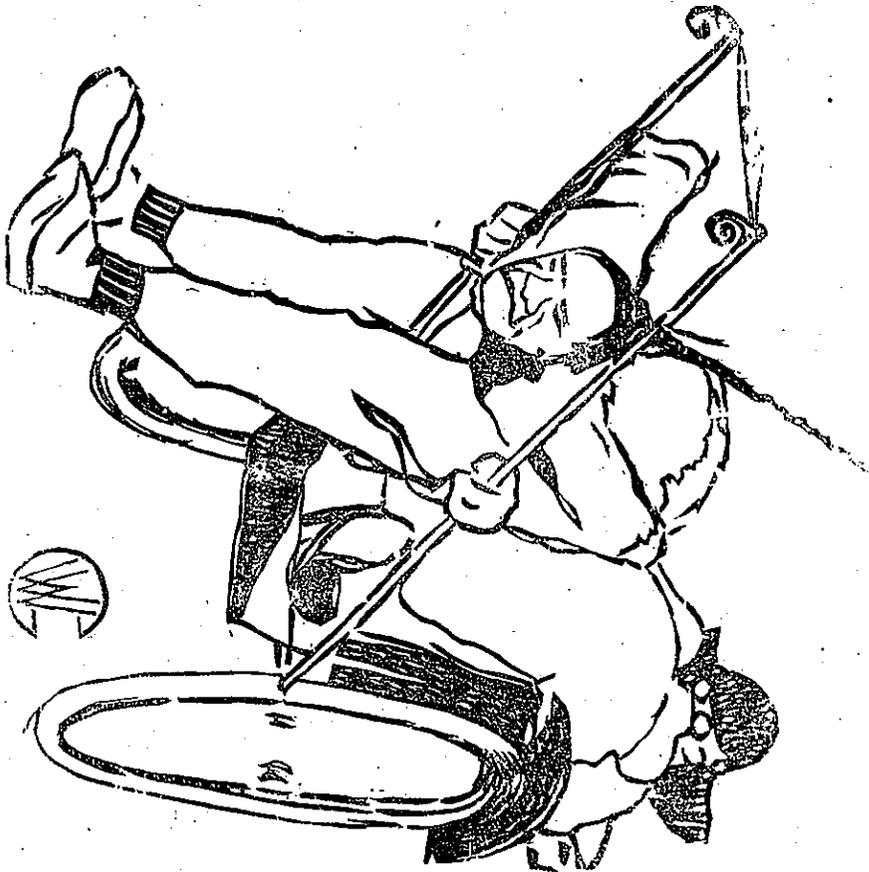
Le voisin fabrique, avec de vieux bidons d'essence qu'il défonce, tout ce que l'on peut désirer dans un ménage : cette tôle menue, que l'Europe néglige sans raison, fournit à l'artisan céleste des entonnnoirs, des assiettes, des pelles, des gobelets, des casseroles, des écumoirs, des arrosoirs, des seaux, des chandeliers, des diables pour allumer les feux, des boîtes, des encriers et l'on tire des déchets inutilisables des porteplumes, des grattoirs, des coupe-papier, des cure-langues (*sic*) et des armatures pour parapluies, ombrelles et joujoux divers. L'artiste travaille aussi dans l'article riche ; avec de la tôle plus épaisse et moins solide il fait : des baïgnoirs, des cuvettes, des tuyaux de gouttières, des tuyaux de poêles ; il constitue à l'aide de pièces qui lui viennent d'Allemagne des poêles et des instruments d'hydrothérapie ; il vend enfin des cuillères et des fourchettes, tout en tôle, pour ceux qui prétendent vivre à l'euro péenne. Il utilise des apprentis qui tapent avec conscience sur la matière malléable, et sont tout fiers de s'installer pour travailler sur le trottoir où ils déploient

un luxe de gestes, de menus embarras absolument inutiles pour étonner le passant par leur adresse. Cela se passe cependant dans le voisinage du marchand de cercueils, qui semble tenir pignon sur rue pour rappeler à ses contemporains la fameuse maxime : «Frère, il faut mourir.» Ce marchand de cercueils est un homme qui a les mains propres et qui se tient sur le seuil de sa maison, avec un petit air engageant, propre à attirer le client. Sa marchandise est bien disposée et le passant peut la voir tout à loisir, Il y a des cercueils en bois dur, massif, des cercueils qui pèsent une tonne et que vingt hommes au moins peineront à porter ; il y en a aussi de «profitables», je veux dire qu'ils ont toutes les apparences des cercueils riches sans en coûter le prix ; il y a les boîtes moins brillantes qui sont bonnes encore et sauront faire leur usage, il y a les caisses pour le prolétariat, sur lesquelles on n'a pas pris la peine de passer la couleur qui fait le prix ; elles sont pour le corbillard des pauvres, si j'ose dire. Chez ce négociant, comme chez ses voisins, l'article riche est disposé en vitrine. Les héritiers qui doivent acquérir l'ustensile avant la mort même du futur occupant viennent marchander et selon la valeur du legs établissent la somme qu'ils consacreront à l'achat. On se rend là comme au marché ; d'habitude, l'homme vient choisir lui-même sa résidence pour l'éternité, et le maître de maison comme il est logique, met encore plus d'empressement à faire

valoir la qualité et le confort de ces logis définitifs. Le bras droit sous le bras gauche, la main gauche soutenant le menton, les yeux tournés obliquement vers le ciel, l'acquéreur réfléchit, pèse le pour et le contre, évalue la somme et se fixe sur une comparaison avec le prix des autres denrées. Pendant le débat intérieur et extérieur, les acolytes du patron apportent du thé bouillant et l'on entend dans l'arrière-cour le bruit que font les scieurs de long occupés à débiter de futurs cercueils. ● ● ● ● ●



LA MORT DU PUSSE





Le pousse est mort !
Il est mort chez lui, dans le seul chez lui qu'il possède au monde, dans la rue. Il est mort en tirant sa voiturette légère, chargée d'un poussah ventru, repu, content de vivre ; il est mort en suant, en soufflant, en haletant, en répondant aussi aux questions d'un client qui en veut pour son argent et qui prétend obtenir de son tireur, en plus du voyage, un entretien plein d'idées définitives. C'est un supplice chinois comme un autre : le voyageur n'a point de pitié.

Le pousse est tombé en pleine hutung, sans choisir son endroit. Il peinait, comme à l'ordinaire, et puis le merveilleux mécanisme humain que représentent même les pauvres, s'est pris à gripper, et ce mécanisme s'est rompu sans crier gare. La panne ! La panne humaine ! Le pousse est tombé le nez contre le sol, entre ses

brancards, toujours attelé, comme il a vécu. C'est en trotinant qu'il a traversé les grandes évolutions humaines ; il a trotiné pour la monarchie, pour Yuan Cheu-Kai, pour la République, et il n'a point senti de différence entre les régimes. Il a été réquisitionné par les sbires de Tchang Tso-lin qui voulait assurer la fortune des siens en ravitaillant une curieuse armée et il a conduit à Nan-Yuan, sous les coups de crosse, des vivres pour Toan Tsi-juï. Qu'a-t-il compris à tout cela ? Rien.

Le pousse est tombé en pleine hutung et la dernière manifestation du monde à son égard fut la colère du client qui a perdu la face en allant rouler dans la poussière ; même, s'il vivait encore, le pousse serait confus, car le client c'est l'argent et l'argent c'est le dieu le mieux vénéré de la Chine. Mais le pousse est mort et il ne peut plus être confus.

* * *

Le pousse est mort le matin à 9 heures. Sur le bas-côté de la hutung, sur cette terre où des générations de chiens et d'enfants ont déposé leurs ordures, où l'on a vidé des eaux sales, des scories d'un charbon trois fois passé au feu, des détritus et des poubelles, on hâle son corps lassé, fourbu, qui n'en peut plus de la vie ; et pour que les vivants ne soient pas offusqués par la vue de ce cadavre, pour que leur corps de profiteurs ne soient pas... souillé, on jette sur cette loque qui

est morte en luttant, une vieille natte dont personne ne veut plus.

Autour de lui un quartier s'est réuni tout entier et péroré. Le verbe est le premier instrument du travail chinois. Le client débarqué sans ménagement, qui ne peut plus s'en prendre à l'homme, est cependant heureux de devenir le point de mire d'un intérêt si puissant. Comme un camelot, il répète vingt fois son histoire et sur place il s'attarde des heures dans la jouissance d'être le monsieur qu'on interroge et qui sait. Les comères, qu'un incident notable fait toujours sortir de leurs terriers, se réunissent pour établir la vanité des choses de ce monde, et poussent des glapissements qu'on pourrait entendre d'un *hi*, tandis qu'à la ronde elles mettent les poupons tenus sur leurs bras en posture de vaquer à de petits besoins. Le mort de la rue à Peking est entouré en un instant d'une double ceinture de crachats et de diarrhées *enfantine*.

Un agent passe... mais qui ne s'inquiète de rien car l'affaire n'est pas de son secteur. Bientôt suit un piquet appelé par quelqu'un de ces gens affairés qui, n'ayant point de travaux urgents, s'entremettent volontiers pour régler des affaires étranges ; on entoure le cadavre, on soulève la natte et l'on se résout... à attendre les événements.

Le soir à 9 heures le cadavre qui est sur la rue depuis 9 heures du matin n'a point de raison d'en

sortir. On attend les « Officiels » qui seuls ont le pouvoir de faire procéder à l'enlèvement et les *officiels* sont accaparés par une partie de *ma tsiang*. Le quartier est toujours en émoi. Le sénateur P'ou Souing-lin, devant la maison duquel le misérable s'est effondré, est en proie à la plus grande terreur superstitieuse. L'âme de ce pauvre diable de pousse n'a personne au monde pour s'occuper de lui, qui a passé sa vie dans la rue, dormant dans sa voiture, courant à toute occasion ; elle va venir réclamer du bourgeois aisé sur le territoire duquel elle s'est délivrée d'une guenille de corps, les frais de péage du Styx et une sépulture convenable et un enterrement comme il faut. Cette âme pour arriver à ses fins ne reculera devant aucun maléfice, elle s'attaquera à la maison, aux gens, à la famille toute entière, ce ne sera plus une vie ! Les nuits seront troublées par les revenants, les jours par des *kœi* malfaisants. Et le sénateur tout tremblant se fend de *vingt dollars* ! pour que les bonzes viennent prier, qu'un cerveuil soit acheté et que les funérailles soient honnêtes : ainsi l'âme n'aura plus rien à réclamer. Ce n'est pas bonté mais égoïsme. Et tandis qu'on attend les bonzes et leurs prières, l'enlèvement ne se fait pas ; vingt-quatre heures ont sonné déjà et le cadavre est toujours là.

Le foule aussi....

Pour les voisins la terreur superstitieuse semble s'atténuer avec l'habitude. Sur Hatamen et Morisson,

aux deux extrémités de la rue, des enfants se char- gent de faire savoir aux passants des deux grandes artères le drame qui s'est déroulé si près d'eux et bien des gens détournent leur itinéraire pour voir et pour palabrer. Bien qu'il ne soit par convenable pour des femmes de s'approcher d'un mort, la curiosité terrasse les convenances et la crainte ; le cercle, qui se tenait d'abord à bonne distance se resserre et ces narines accoutumées à tant d'odeurs fétides supportent des effluves incélémentes pour avoir vu et pouvoir causer. Des gens qui n'ont jamais quitté la capitale s'exclament sur la douloureuse condition de ces hommes qui sont soumis à toutes les misères et luttent quand aucun humain ne veut plus se donner de peine : des êtres qui *courent même sous la pluie* ! Ainsi voilà bien un comble pour les Chinois. D'autres palabreurs, qui ont hanté l'étranger, rapportent d'un ton doctoral que la législation d'Occident — sauf en Belgique — interdit que l'on use même des chiens pour tirer les voitures ; ils professent que l'état ne se modernisera qu'en interdisant l'usage des pousses-pousses, et ils disent vrai. D'autres préconisent la multiplication du fiacre, comme en Europe ; certains, qui sont des savants, démontrent qu'avec très peu d'efforts on pourrait faire des pousses automobiles ; les partisans de l'exercice physique déplorent que l'on marche si peu aujourd'hui. Et la

journée, puis la nuit, passent dans ces conciliabules puis une autre journée encore.

Le cadavre est toujours là.

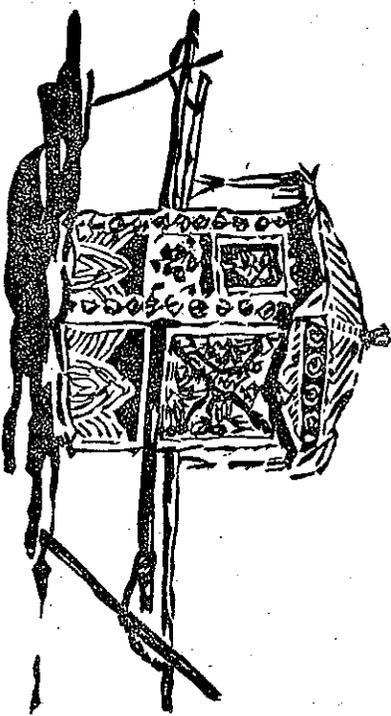
Les bonzes viennent enfin. Ils sont à leur poste religieux quand arrivent les *Officiels* et ceux-ci ne peuvent que louer l'initiative du sénateur P'ou Soung-lin qui a pris sur lui de faire procéder à l'enterrement. Dans le hall d'entrée de sa maison particulière le cercueil, promené en plein jour par quatre porte-faix, est installé. On y loge un corps, tout raidi, qu'il faut rudoyer pour le caser. On ferme la boîte, puis on l'enlève et à toute allure pour éviter des frais et épargner le temps précieux ; les porteurs, précédés d'un officiant qui chasse les esprits en tapant sur du bois, se précipitent vers la fosse commune. Le pousse a vécu. Jamais au temps de son existence terrestre il n'avait préoccupé autant de monde.

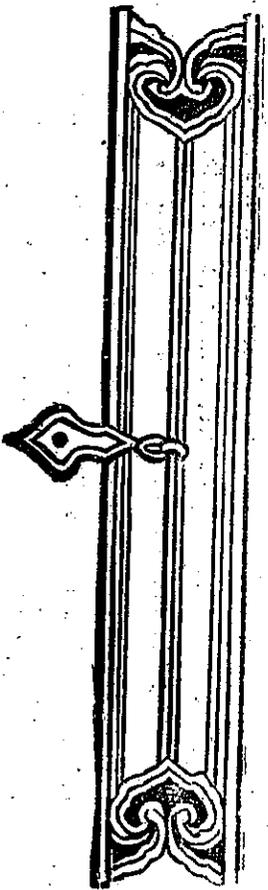
Après son départ le sénateur fait procéder à une courte cérémonie qui a pour but de désensorceler sa maison, de la libérer d'un esprit vindicatif et rageur et de faire montre de magnificence

* *

C'est ainsi que meurt un pousse dans la capitale céleste... ● ● ● ● ● ● ● ● ● ●

HYMEN





Sa femme étant morte depuis trois semaines bien-tôt, Koo Tseng-tsiang résolut de se remarier. Aucune aspiration sentimentale ne le poussait vers de nouvelles chaînes, et s'il n'était privé d'enfant mâle, le brave Chinois ne songerait à rien de nouveau. Cependant l'appréhension de rester dépourvu des honneurs posthumes que des rejets bien élevés décernent à leur aïeux, l'affecte au point de le faire consentir aux plus rudes sacrifices. Koo, boy de maison européenne, n'entretient avec le commun des vulgaires que des rapports assez distants, et comme il habite le quartier des Légations, les réticences qu'il manifeste dans ses relations sentent la *Carrière*, Dieu sait combien.

Mais puisqu'il lui faut se remarier Koo ne sait plus hésiter. Il consent à décroir, à se mésallier, et pour cela il s'adresse sans plus de vergogne à l'entremet-

teuse, personne qui règle toutes les plus délicates questions matrimoniales. Après maintes cérémonies, des enquêtes discrètes et précises, non point sur la famille en soi, mais sur ses moyens, ses espérances, son avenir, sur les placements qu'elle a faits, les intérêts qu'elle possédera dans l'avenir, l'entremetteuse, sans plus discuter, lui désigne le sort qui lui échoit « J'ai sous la main, lui dit-elle, une jeune fille charmante ; le physique importe peu, mais qu'il vous suffise de savoir que le père gagne six cents sous de cuivre par jour en vendant sur Hatamen, à la meilleure place qu'il occupe depuis plus de vingt ans, des galettes, du porc salé, et du fromage de haricots C'est un excellent parti ; la femme a de petits pieds très séduisants et fort agréables, et son éducation fut convenable à tous les points de vue. » Koo, convaincu, se lance dans l'avenir comme un acheteur qui prendrait la marchandise les yeux fermés.

Tout est dit. Le grand jour arrive. Koo, boy européen, sait vivre. S'il acquiert pour sa future des robes de grandes dames, la pendule de circonstance et les candélabres—remplacés dans l'occurrence par des bouquets de fleurs artificielles, sous globe, et des couvertures, des matelas bien chauds et du meilleur goût en ce qui concerne les tonalités, des chaises et des pots à fleurs, des malles superbes tout en carton rouge, pourvus de splendides serrures en cuivre et parfaite-

enmt incapables de supporter le moindre effort ; il songe aussi à ses compagnons du labeur quotidien et seil accumuler à leur intention le vin qui échauffe l'âme et bouleverse parfois l'esprit, et les mets en quantité, qu'il entasse chez son patron dans l'office ou l'on a coutume de le venir voir. Cependant comme les Diabls étrangers ont résolu, par des traités inconvenants, de ne recevoir dans leur quartier de refuge aucun des fils de Han, Koo qui a de la tenue et qui veut garder la face se mariera à la Chinoise, au coeur de la ville mandchoue. Je m'arrête pour édifier mon lecteur : la ville mandchoue n'a rien qui diffère de la ville chinoise, ou de la tartare. Mêmes hutungs, mêmes maisons, mêmes moeurs, mêmes odeurs, même style.

Mais la ville mandchoue reste pour ceux qui ont conservé la natte et qui sont fidèles aux anciens mo- narques, comme un des vestiges des temps anciens. C'est là que se mariera Koo.

Koo aime ses maîtres. Sans discuter, pendant trente ans de sa vie il a vénéré les Mandchous auxquels il sut rester fidèle ; il l'est sans commentaires à la république actuelle à laquelle il ne comprend rien ; il l'est aussi aux européens qui le traitent avec convenance et savent lui payer son dû régulièrement. Aussi nous a-t-il invités pour nous prendre à témoin du grand acte qui va se dérouler.

Nos pouses, mieux que nous, saisissent l'adresse et nous conduisent par le dédale des hutings incuites jusqu'à la maison qui servira de temple pour la cérémonie. Sur les côtés du seuil, une affiche rouge a été collée, qui porte un caractère imprimé en forts traits noirs, et qui signifie à la fois, mariage et bonheur, — peut-être ceci à cause de cela, quoique la chose puisse sembler osée chez bien des pauples. Après avoir franchi le seuil nous trouvons la cour intérieure de la maison, couverte d'un toit provisoire en nattes de paille, en vitreaux colorés, en papier aussi, qui la transforme en une grande salle de réunion tout à fait inattendue dans ce quartier. Comme on n'a pas eu le moyen de tout ranger ce qui était magasiné dans cette cour, on a simplement massé sur les côtés les réserves de toute espèce pour faire de la place. Les caisses vides qui contiennent des détroques conservées pour le chiffonnier, celles qui servent aux réserves de charbon et de bois, de vieilles bouteilles cassées pour la majorité, des faïences en miettes, et les morceaux d'un lit qui servira, un jour où l'autre à un parent de passage, des cages à poules, et tout un attirail de poêles remises jusques à l'hiver, tout est là, en vrac, entassé pour ne tenir point de place ; l'esthétique vient après.

Dans cette grande cour les invités sont pressés de telle sorte qu'ils ne peuvent plus bouger. A la porte, au centre, dans les coins, des tables qui supportent

d'extraordinaires amoncellements de victuailles et de boissons, remplissent le rôle de buffet. Elles sont créées de toute une vaisselle hétérocyte ou paraissent les bols, les soucoupes, les tasses et les baguettes, aussi une bassine pleine d'une eau bien grasse ou chacun vient vider et rincer son récipient après l'usage. Les invités puisent avec leurs propres baguettes dans le tas des viandes ou des légumes, sans cesse renouvelés, puis s'en vont, à l'abri de la vague humaine, engloutir voracement ce qu'ils ont pu entasser dans leur récipient respectif. Ici la mangeaille précède la noce et la fait espérer.

Tout à coup on entend dans la rue le bruit sinistre des trombones chinois qui s'exaspèrent sur le Phou ! Phou !! Phou !!! que profère un être étique. Voici les premiers figurants de la cérémonie. Ils sont sales, comme à l'ordinaire, vêtus de l'unique peplum vert aux disques rougeâtres qui sert pour les enterrements et pour les mariages et de l'identique coiffure, en bouse de vache, sur laquelle se trouve plantée la plume, arête de sole teintée de rouge. Le péplum sert à cacher les vieux sacs, les capotes de soldats européens, les hillons et les chiffons dont se camouffle une nudité sans agrément, couverte de maux et de crasse. Arrivés au seuil, ces figurants s'arrêtent, satisfaits : ils ont marché pour l'argent qu'on leur alloue, ils ont soufflé selon le

contrat et aucune puissance humaine ne leur ferait faire un pas de plus.

Les porteurs de la chaise, eux ne sont pas au bout de leur peine. Comme la mariée ne doit être vue que de son mari, en premier lieu, il faudra, pour la cacher plus longtemps aux yeux indiscrets, la laisser dans la chaise jusqu'à la porte de la chambre, et, pour cela, dépouiller le véhicule de tout ce qui l'empêcherait de pénétrer dans la maison. On retire le fronton, bon seulement pour la rue, les brancards, et tous les oripeaux rouges et verts qui devaient attirer l'attention des foules. La caisse qui subsiste et qui contient la future, est balutée, par le travers de tous les obstacles qui se dressent en route et qui forcent aux plus extraordinaires positions, depuis le seuil jusqu'à la chambre nuptiale. Là, pour que rien ne permette de violer un secret si important, on applique contre la porte le coffre-fort d'un nouveau genre. Soigneusement on masque les plus diverses issues, avec des morceaux d'étoffe, et enfin tout est prêt pour l'ultime cérémonie.

C'est la partie la plus insignifiante et aussi la plus typique qui doit se dérouler à présent. Dans sa robe d'un rouge immaculé, la fiancée se trouve comme ligotée sur sa chaise. Le visage est couvert d'un voile également rouge et opaque. Deux matrones, pour le symbole qui consiste à enlever la fille à son foyer paternel, se ruent sur la chaise, agrippent la future et la

hâtent, tandis qu'elle pleure à chaudes larmes, au milieu de la chambre nuptiale, jusque sur un coussin qui se trouve face aux tablettes des ancêtres ; là, le mari, qui jusqu'ici avait un air assez pleutre, vient s'agenouiller aussi et les *Kotos* de circonstance qui placent le nouveau couple sous l'invocation des aïeux, les tiennent inclinés, tous deux, longuement.

Ils se relèvent. L'homme retourne dans son coin : c'est pour permettre à la femme de prendre son uniforme de ménagère. D'abord les ablutions. Dans une cuvette grande comme une assiette à soupe elle puise l'eau qui doit la dépouiller de toutes les impuretés qu'elle apporte de chez elle et de la condition de fille. Puis la coiffure, qui ne saurait être la même pour la femme d'intérieur et pour jeunesse sans cervelle. Une vieille amie, lui pose un bandeau sur le front, et au moyen de soies tranchantes, rase minutieusement ce qui servait jusqu'alors d'ornement. Pour compléter l'œuvre, l'opératrice passe sur ce front fraîchement dénudé une pierre de chaud qui brûlera les poils follets jusqu'à la racine. Les fards viennent ensuite : crème que l'on s'applique à l'aide des deux mains, sur tout le visage, rouge qui sera habilement disposé pour rendre ces couleurs que la nature n'a point données, noir qui fera des sourcils et des cils, et lissera aussi les cheveux. La cérémonie est finie. Devant les témoins, le nouveau ménage fait la génuflexion de convenance, il n'y a plus